Discours de M. Albert Gaudry, membre de l'Institut, au nom du Muséum d'histoire naturelle.

Messieurs,

Au nom du Muséum d'histoire naturelle, je viens prononcer quelques mots de reconnaissance pour les services que lui a rendus son bien-aimé Directeur.

Si Henri Milne Edwards a illustré le Muséum, son fils Alphonse Milne Edwards ne lui a pas fait moins d'honneur. Paléontologiste et géographe, en même temps que zoologiste, il a embrassé l'étude des êtres à travers les âges et à travers les différentes contrées de la terre. Il n'a pas seulement observé les créatures que le soleil éclaire, mais, à bord du *Travailleur* et du *Talisman*, il a dirigé quatre expéditions sous-marines où, avec la collaboration d'habiles naturalistes, appartenant la plupart au Muséum, il a découvert beaucoup d'êtres jusqu'alors cachés dans les profondeurs des Océans.

Son ouvrage sur les Oiseaux fossiles, composé sur le modèle de ceux de Cuvier, est un monument scientifique impérissable. Alphonse Milne Edwards a été, jusqu'à sa mort, un maître incontesté pour l'étude des Oiseaux, des Mammifères et des Crustacés.

Quand même nous le considérerions uniquement au point de vue de ses publications, nous pourrions dire qu'il est une des plus grandes gloires du Muséum. Mais ce n'est pas le principal titre qu'il ait à notre reconnaissance. Né à Paris le 13 octobre 1835, il a été nommé préparateur de son père à la Faculté des sciences en 1856. Il est devenu, en 1862, aide-naturaliste au Muséum. En 1876, il a été appelé à la chaire de mammologie et d'ornithologie; cette chaire impose des devoirs multiples, car elle comprend les services de la ménagerie, des collections, et les montages d'animaux. En 1891, nous l'avons choisi pour être Directeur du Muséum.

Il a été un Directeur incomparable. Il y a, dans le Jardin des Plantes, tant de savants éminents et de dévoués auxiliaires dont il faut faciliter la tâche, tant de richesses scientifiques qui s'accroissent chaque jour, tant de bâtiments à entretenir, tant d'animaux à nourrir et de plantes à soigner, tant de détails de toute nature, qu'à moins d'avoir été mêlé à son administration, il est difficile de se rendre compte du labeur qu'elle exige. Alphonse Milne Edwards connaissait tout, était présent partout: il avait communiqué un entrain universel; notre vieux Muséum rajeunissait, et le Directeur, à force de donner l'exemple du travail, s'était fait une auréole d'affectueux respect.

Une de ses plus belles innovations a été l'institution des réunions des naturalistes du Muséum, réunions charmantes, où, chaque mois, nos nom-

breux camarades se retrouvent ensemble et apportent en commun les résultats de recherches très variées. Avant ces réunions, on n'aurait pu se rendre compte de la somme de travail fournie par tant de chercheurs modestes, passionnés pour la science.

Une autre préoccupation de M. Milne Edwards a été de mettre les voyageurs en état de rendre profitables leurs courageuses et souvent dangereuses explorations. Il a, dans ce but, créé un enseignement spécial pour les voyageurs, et, quand sa maladie s'est déclarée, il commençait à établir des liens intimes entre le Muséum et les institutions coloniales qu'on prépare en ce moment.

Il est extraordinaire qu'un homme auquel on doit tant de beaux travaux de science pure et dont tout le temps, depuis neuf ans, semblait devoir être pris par l'administration du Muséum, ait pu continuer à faire un cours à l'École de pharmacie, ait participé aux recherches de la Société nationale centrale d'agriculture et soit devenu un des membres les plus actifs de la Société de géographie.

Assurément, cet étonnant travailleur a été récompensé de ses peines : il était ce qu'on appelle un homme heureux. Fils d'un savant éminent, il avait une intelligence exceptionnelle; le travail, pour lui, était un jeu. Outre les satisfactions scientifiques que lui avait données la vue d'une multitude de créatures inconnues avant lui, il avait eu tous les honneurs, avec la conscience de les avoir mérités : docteur en médecine, docteur ès sciences, professeur à l'École de pharmacie, puis professeur au Muséum, membre de l'Institut depuis 1879, cette année vice-président, et par conséquent appelé à devenir président l'année prochaine, membre de la Société nationale centrale d'agriculture, membre de l'Académie de médecine, président de la Société de géographie, commandeur de la Légion d'honneur, décoré de plusieurs ordres étrangers, enfin directeur d'un vaste établissement comme le Muséum, où tous ses efforts étaient couronnés de succès.

Mais il n'existe point ici-bas de bonheur parfait. Alphonse Milne Edwards avait épousé la fille de Desnoyers, l'ancien bibliothécaire du Muséum; sa femme, comme cela se voit souvent dans les ménages de savants, s'était identifiée avec lui; elle l'aidait dans ses travaux scientifiques. Il la perdit en 1887, et le vrai bonheur s'enfuit. En vain, une sœur d'un grand esprit et d'un grand cœur, M[me] Dumas, tenait sa maison et avait pour lui les soins les plus attentifs; il avait gardé un fonds de tristesse. On vient de me raconter que, dans la nuit de sa mort, il fit apporter le portrait de sa femme, le tint sur son lit face à face avec lui, demanda une lumière pour le mieux voir, et quand il l'eut regardé, il dit : *Je meurs sans regret, je vais retrouver celle que j'aime.* Il s'est éteint le 21 avril, à 2 heures du matin.

Cher ami, vous êtes heureux, actuellement d'avoir retrouvé celle que vous aimez; vous jouissez d'avoir fait un peu de bien sur notre pauvre

terre, en facilitant les plaisirs que donne à quelques hommes l'étude des merveilles de la nature. Mais nous, dans ces jours de printemps où notre Jardin des Plantes devient joli et joyeux, nous sommes tristes en suivant ses allées où nous ne vous verrons plus. Je ne crois pas que jamais Directeur du Muséum ait montré plus de dévouement que vous et ait causé, par sa mort, de plus universels regrets.

Discours de M. Moissan, membre de l'Institut,

au nom de l'École supérieure de pharmacie.

Messieurs,

Nos confrères vous ont rappelé quelles étaient les qualités du savant et de l'administrateur que nous venons de perdre. J'ajouterai quelques mots seulement, au nom de l'École de pharmacie, à laquelle Alphonse Milne Edwards a appartenu pendant trente-cinq années. Nommé à la chaire de zoologie, le 21 juin 1865, alors qu'il n'avait pas trente ans révolus, il fut et il resta un professeur remarquable. Son enseignement était méthodique, clair et précis. Après avoir traité toutes les parties de son programme, il savait aborder les grandes questions de physiologie ou d'hygiène qu'il décrivait d'une façon magistrale. Il enrichissait ainsi son cours de conseils utiles, de théories nouvelles, d'idées générales, auxquelles il tenait beaucoup. Son enseignement était vivant et fécond.

Élevé, tout enfant, au milieu des riches collections du Muséum d'histoire naturelle, Alphonse Milne Edwards ne pouvait les oublier à l'École de pharmacie. Aussi, tout en étendant son enseignement, voulut-il encore augmenter nos modestes collections. Ce qu'il obtint avec un crédit des plus restreint est surprenant. Il sut se faire donner les animaux nécessaires, il fit des économies pour acheter de beaux échantillons, il les classa lui-même avec passion, les disposa suivant ses vues, et aujourd'hui il nous laisse une collection zoologique que bien des universités pourraient nous envier.

A côté de ses qualités de professeur et d'organisateur, Alphonse Milne Edwards en possédait d'autres. C'était un homme de bon conseil. Appelé, en 1886, à être l'assesseur de Gustave Planchon, que nous avons eu le chagrin de perdre, il y a quelques jours, nous ne pouvions faire mieux que de le charger de nos intérêts au conseil de l'Université et au conseil académique.

Toujours maître de lui, de relation sûre, fidèle à ses amitiés, il savait imposer le respect et ne se livrait qu'à bon escient. Mais lorsqu'il s'abandonnait dans un petit cercle affectueux, il étonnait par la finesse de son jugement, par l'esprit de ses réparties et surtout par les qualités de son cœur. Toujours prêt à donner des conseils à ceux qui savaient lui en